



L'ESPÈCE ET LE TERRITOIRE



Laura Trompette

Fille de vétérinaire, Laura Trompette écrit depuis l'enfance, mais c'est grâce à un concours d'écriture lancé par Patrick Poivre d'Arvor dans l'émission *Vol de nuit* en 2006 qu'elle fait, à tout juste 21 ans, ses premiers pas d'auteure. Depuis, elle a publié huit romans, dont le très remarqué *C'est toi le chat*, où elle donne la parole à un chat abandonné dans un aéroport. Son œuvre est traversée par les thématiques qui lui sont chères, l'indéfectible lien entre l'homme et l'animal, le deuil, l'exploration des relations humaines et le voyage. *Vies de chien*, son septième roman, dont une partie des bénéfices était reversée à la SPA, a obtenu le Prix littéraire de la Société Centrale Canine 2019. *La révérence de l'éléphant* est son huitième roman.

Si l'alarmante disparition de la faune sauvage plaide pour une protection sans réserve des espèces menacées au nom de la biodiversité, sur le terrain, les choses ne sont pas aussi simples. Romancière engagée pour la défense de la cause animale, Laura Trompette aborde les différents aspects de la difficile cohabitation entre l'homme et l'animal dans son dernier roman, *La révérence de l'éléphant*.

PROPOS RECUEILLIS PAR PATRICK GUÉRINET

Chiens, chats, éléphants maintenant, les animaux et la cause écologique sont très présents dans votre œuvre. Est-ce un cri ?

Laura Trompette : Un cri d'amour, oui ! Je suis heurtée par le comportement de l'humain face à la nature, aux océans, à l'atmosphère, aux animaux domestiques ou sauvages. Je suis heurtée par la destruction massive et inconsidérée des richesses de la vie, quelles qu'elles soient, et par l'instrumentalisation, l'appropriation et la dégradation de la faune et de la flore. Aussi, je pense que lorsqu'on a conscience de

quelque chose, il est de notre devoir d'en informer autrui. Maîtriser les mots est une chance pour toucher les cœurs ou les esprits. Alors j'essaie de m'en servir à bon escient, sans pour autant tomber dans une forme de prosélytisme vindicatif. Des animaux de la SPA aux éléphants d'Afrique, en passant par les chats des rues, je donne une voix à ceux qui n'en ont pas et j'essaie de participer, à ma petite échelle, à l'éveil des consciences.

Dans votre dernier ouvrage, qui se déroule entre le sud de la France et la Tanzanie, vous mêlez deux sujets forts qui semblaient pourtant difficilement associables au départ...

LT : Dans ce roman, je voulais en effet aborder équitablement la thématique de la fin de vie et du droit de mourir dans la dignité, et celle de l'épineuse cohabitation entre l'homme et l'animal sauvage, à une époque où l'on est de plus en plus nombreux sur cette planète et où l'on vit une nouvelle extinction de masse. L'idée m'est donc venue de faire un parallèle entre une vieille dame malade qui, depuis son ehpad cannois, sent que son monde rétrécit, et



CHAQUE ANNÉE, EN AFRIQUE, 20 000 ÉLÉPHANTS SONT ENCORE TUÉS POUR LEURS DÉFENSES.

(Source WWF)

les matriarches chez les éléphants, c'est-à-dire les grands-mères qui guident les lignées, dont l'horizon s'est considérablement noirci depuis des décennies. Les deux ont un point commun : elles ont la mort aux trousses.

Au-delà des recherches « académiques », vous vous êtes rendue sur le terrain...

LT : J'ai en effet d'abord regardé de nombreux documentaires et fouillé la toile - avec le moteur de recherche Ecosia⁽¹⁾, je tiens à le préciser -, mais il m'est apparu nécessaire d'aller respirer la situation sur le terrain. Je me suis donc rendue en Tanzanie, via l'agence écoresponsable Tanganyika Expéditions, et j'ai eu la chance de rencontrer son fondateur, Denis Lebouteux, au hasard de mes pérégrinations. Riche de ses expériences, il m'a ouvert les portes du savoir dont j'avais besoin. Grâce à lui, et à cette agence, j'ai pu m'entretenir avec des locaux de différentes ethnies dans des villages, discuter avec des guides expérimentés, et même recueillir le témoignage d'un chasseur français. Mes voyages dans le Nord tanzanien et les contacts que j'ai tissés sur place m'ont permis d'appréhender l'ensemble des problématiques que je souhaitais développer dans mon roman : celle du partage des ressources et des conflits liés, celle

du braconnage, de la chasse-trophée, de la place du tourisme dans cet écosystème global...

Pour aborder cette problématique du partage de l'espace et des ressources, vous évoquez un lieu-dit, « Ormataï », où sont localisés un village Maasaï et deux villages d'autres ethnies, Iraqw et Nyiramba, dont la quiétude est perturbée par le passage des éléphants. Ormataï existe vraiment ? C'est une situation de tension que vous avez pu observer sur place ?

LT : Non, c'est une partie romancée, mais qui m'a permis de relater et de matérialiser l'existence d'un conflit de plus en plus récurrent en Afrique de l'Est entre l'homme et l'animal sauvage, qui se disputent l'espace, l'accès à leur nourriture respective et à l'eau. Des « Ormataï », il en existe plein ! Au début de mon roman, j'explique comment, attirés par l'odeur des grains mûrs, les éléphants se lancent dans des raids destructeurs, piétinant les champs des paysans et endommageant les habitations des Maasaï sur leur passage. Bien sûr, le problème est complexe. D'un côté, les éléphants, guidés par leur matriarche, suivent des chemins ancestraux et, en cherchant à subvenir à leurs besoins, tombent sur des infrastructures humaines. De l'autre, les différentes ethnies, jadis nomades et désormais souvent semi-sédentaires, ont vu leurs terres habitables drastiquement réduites au profit de la protection animale et de son attrait touristique. Si certains le prennent avec philosophie, parce qu'ils ont trouvé leur rôle dans cette industrie touristique, d'autres tiennent à préserver leur mode de vie, à tout prix.

Il existe des solutions pacifiques pour que la cohabitation soit fluide, vous les évoquez dans votre roman...

LT : Oui, il existe certaines solutions, comme l'utilisation d'un mélange répulsif à base d'huile de moteur parfumée, la disposition de ruches d'abeilles, la répétition de bruits repoussants, ou encore la projection de bombes de chili, un piment local, mais elles sont coûteuses et épuisantes pour les villages concernés. Les ethnies ont le sentiment de payer un lourd tribut à la préservation des animaux.

La pression démographique accentue ce déséquilibre entre l'homme et l'animal sauvage...

LT : L'extension des surfaces agricoles ou d'élevages dans les zones fréquentées par les animaux sauvages et l'expansion des villes, qui les ont complètement chassés, ont en effet perturbé les rapports entre l'homme et l'animal. Et la prédiction selon laquelle la Tanzanie fera partie des dix pays les plus peuplés au monde en 2100 n'a rien de rassurant sur la potentielle survie de la faune. Aujourd'hui, le fragile équilibre tient encore, soutenu par le travail formidable de l'aire de conservation du Ngorongoro, et de tant d'autres. Demain ? C'est incertain.

Les safaris d'observation animalière ne sont-ils pas, quelque part, une garantie de protection et donc de survie des éléphants ?

LT : Indéniablement. L'argent issu de la visite des parcs nationaux permet de préserver ces espaces et d'employer des rangers, qui s'évertuent - au péril de leur vie - à protéger les animaux. Si l'on aborde la chose différemment, l'attraction que représente le Big Five (éléphant, rhinocéros, léopard, lion, buffle) pèse forcément très lourd dans la balance pour les gouvernements successifs tanzaniens. Personne ne peut ignorer que si, un jour, ils s'éteignent et disparaissent de la carte définitivement, les revenus liés au tourisme s'éteindraient en partie avec eux. Et tout un pan de l'économie avec...

Dans une partie de votre roman, vous faites un pamphlet contre le braconnage et contre le marché de l'ivoire...

LT : Cela me semble inconcevable qu'en 2021, on en soit toujours là, sur des sujets aussi fondamentaux. Comment ces guerriers de l'ivoire et ce marché de l'horreur peuvent-ils encore exister ? Comment des gens haut placés et corrompus peuvent-ils encore faciliter la revente de ces morceaux d'éléphants massacrés ? Si la Chine a reculé en 2018 en interdisant le commerce légal, le commerce illégal continue de prospérer là-bas et ailleurs. Je me sens impuissante face à cela, comme beaucoup d'autres. Alors, décrire une partie de la monstruosité de ce trafic et de ses rouages, c'est ma manière de protester.

Vous attirez également l'attention sur la situation des éléphants en décrivant l'organisation d'une exposition de photos chocs d'animaux massacrés financée par des milliardaires qui se veulent philanthropes. Approuvez-vous ce type d'action ?

LT : Oui. La situation est telle aujourd'hui que toutes les initiatives qui tendent à mettre en lumière les désastres provoqués par l'homme, qu'elles servent des intérêts personnels ou non, sont bonnes à prendre. Le sensationnalisme fait couler de l'encre, délie les langues et attire l'attention des foules. La vraie question est ailleurs : ces philanthropes auto-proclamés ne sont-ils parfois pas ceux-là mêmes qui financent les industries à l'origine des problèmes ?

L'un de vos personnages principaux, Emmanuel, photographe animalier viscéralement engagé, s'oppose idéologiquement à un scientifique de la TAWA (Tanzania Wildlife Authority) sur la hiérarchisation entre l'homme et l'animal. Vous évitez ainsi l'écueil du manichéisme dans votre roman. Mais quelles sont vos propres convictions ?

LT : Les éléphants, comme bien d'autres, prennent des coups de gomme depuis des décennies, c'est une réalité. Dans mon roman, j'ai pris l'exemple du Selous, immense Game Reserve, dont l'essentiel du territoire est réservé à la chasse professionnelle et interdit à la

LA RÉVÉRENCE DE L'ÉLÉPHANT



Marguerite est comme l'éléphant de Tanzanie : dans son ehpad cannois, elle sent que son monde rétrécit. Elle veut tirer sa révérence, mais en France, ce choix ne lui appartient pas. Alors elle entend bien mourir ailleurs, dans la dignité. Avant cela, elle a une dernière tâche à accomplir : redonner goût à l'amour à son petit-fils, Emmanuel. Ce dernier, photographe animalier en Tanzanie, lui semble plus préoccupé par le sort des éléphants d'Afrique que par la solitude dans laquelle il s'est enfermé. La solitude, c'est aussi le lot de Roxanne, depuis qu'elle a abandonné sa carrière de joueuse de poker pour trouver un sens à sa vie. Son arrivée dans la maison de retraite de Marguerite va bousculer leur destin. Comme une valse à trois temps, un roman qui aborde avec finesse le choix de mourir, la disparition des éléphants d'Afrique et la renaissance du sentiment amoureux.

La révérence de l'éléphant, de Laura Trompette, Éditions Charleston.

EXTRAIT

"Cet après-midi, le regain de tension aide Emmanuel à se concentrer sur l'instant. Il y a deux heures, Faraja, Peter et lui se sont retrouvés, avec les rangers, sur une scène de massacre toute fraîche. Sous le bourdonnement incessant des mouches, ils ont découvert le corps d'un éléphant touché par plusieurs flèches empoisonnées. Il venait, de toute évidence, d'être tué et découpé. Malgré son visage entaillé grossièrement, et la boucherie écœurante, Emmanuel l'a reconnu, grâce à ses oreilles. Il se souvenait très bien du cran prononcé à droite, et de la tache plus foncée dans le gris clair. Il était presque plus grand mort que vivant. Même debout, à côté, les hommes semblaient petits. Emmanuel se souvenait aussi de ses défenses qui, selon les rangers, avaient une trop grande réputation. C'est pour cela qu'il était surveillé avec vigilance lorsqu'il apparaissait. Mais une poignée d'hommes ne suffit pas pour couvrir des dizaines de milliers de kilomètres.

Ce mâle d'environ trente ans, que les rangers avaient appelé Bakari, faisait partie de la famille qu'Emmanuel et ses acolytes avaient vu traverser. Bakari ne fera plus vibrer la forêt et ne barrera plus. Soudain, l'appareil photo a pesé des tonnes dans les mains d'Emmanuel. Il y a trois jours, il captait la vie, sous un ciel idyllique. Tout à l'heure, il saisissait l'enfer. La mort, froide. Son odeur nous éabonde. Sa violence. Savoir qu'il a dans son ordinateur la photo de Bakari avant le carnage était insoutenable. La preuve que les éléphants continuent de s'éteindre, à la vitesse de la lumière et de la folie humaine. Il s'est senti comme un correspondant de guerre, impuissant, vecteur des images obscènes qui se vendront, comme se vend toujours la monstruosité. En poursuivant cette sombre séance, il a eu une pensée pour Pamela Jones. Il l'entendait déjà se réjouir de la puissance de cet avant-après qui pourrait ouvrir l'exposition. Deux photos, juxtaposées et horodatées, du même éléphant, mort et vivant."

(1) Ecosia est un moteur de recherche dit "écoresponsable", offrant les mêmes services que Google par exemple, mais qui reverse 80% de ses bénéfices à des associations à but non lucratif qui œuvrent dans différents programmes de reforestation.

population. C'est aussi le macabre terrain de jeu des braconniers qui profitent de l'impossibilité pour les rangers de couvrir ses presque 55 000 km² afin de protéger les animaux. Dans les années 1980, on y croisait plusieurs rhinocéros noirs en trois semaines. À présent, cela fait dix ans qu'on ne les cherche plus. Le débat qui oppose Emmanuel et Peter revient à poser cette question fondamentale : la chasse légale est-elle un mal nécessaire pour contrer le braconnage ? Peter pense que oui. La chasse est, pour lui, une activité de régulation et une manière d'occuper le terrain pour que les braconniers, vrais coupables du massacre, ne prolifèrent pas. Mais, pour Emmanuel, « lorsqu'un seul éléphant meurt, c'est un morceau de tous les éléphants qui s'éteint. C'est irréparable ». Pour moi aussi. Même si les chasseurs suivent des règles, comme le fait de n'abattre que des mâles d'un certain âge et n'en tuer qu'un certain nombre, là où les braconniers tirent sans raison sur tout ce qui bouge, ils participent – sous couvert de régulation – à une industrie lucrative pour les gouvernements et destructrice pour les animaux. Le fait de dire qu'ils n'en tuent que quelques-uns par an est un argument qui n'a pour moi que peu de poids. Et si la disparition de leur activité implique qu'il faut trouver

d'autres moyens d'occuper le terrain pour chasser les braconniers, eh bien là est la voie qu'il faut suivre.

Vous allez plus loin, en abordant la question du choix entre l'homme et l'animal...

U : En effet, Peter demande, par provocation, à Emmanuel de choisir qui il sauverait entre un enfant tanzanien et un éléphant. Emmanuel, pour qui une vie est une vie, refuse ce choix binaire. Il se bat pour préserver les deux. Je suis d'accord avec lui. Je n'adhère pas à l'idéologie selon laquelle l'homme, qui se place en haut de la chaîne alimentaire, serait l'espèce la plus importante. Je pense qu'il est grand temps de replacer les curseurs, de redonner ses lettres de noblesse à la nature et de mettre un frein à cette société capitaliste qui ne raisonne qu'en termes de valeur et de profit. Cela étant dit, dans un souci de justesse, il me semblait essentiel de présenter les deux points de vue : d'un côté, le pragmatisme froid de Peter, concerné par la préservation de l'éléphant au sens de l'espèce et de sa valeur ajoutée pour la Tanzanie, et non au sens de son unicité, de sa valeur individuelle, et de l'autre, les convictions passionnées d'Emmanuel, qui sont les miennes. ■

“ C'EST À L'HOMME DE FAIRE PREUVE DE BON SENS. ”

SAMWEL MELAMI MOLLEL

Responsable des opérations de l'agence Tanganyika Expéditions, Samwel Melami Mollel, 39 ans, d'origine Maasaï, est un personnage bien réel que l'on retrouve dans le roman de Laura Trompette, et qui l'a largement aidée dans sa documentation sur place. D'abord guide de safari, il a pu acquérir de vastes connaissances sur tout son pays, et pointe du doigt la responsabilité de l'homme dans la problématique de la cohabitation.

PROPOS RECUEILLIS PAR LAURA TROMPETTE

Quelle est la place de la faune sauvage dans la culture maasaï, et plus précisément le rapport des Maasaï à l'éléphant ?

SAMWEL MELAMI MOLLEL : Les Maasaï sont majoritairement animistes. Cela signifie que nous croyons en la Nature toute entière. À travers Elle, ses animaux, ses couleurs, ses pierres, ses éléments, nous percevons un esprit, une force vitale, des génies protecteurs. Dans notre culture originelle, et malgré les problèmes de cohabitation actuelle, l'éléphant est l'un des animaux que nous respectons le plus, pour son corps majestueux



et sa façon si singulière de marcher. Il y a tant de silence et d'humilité dans le pas de ce géant...

Existe-t-il, de façon ancestrale, des manières pour les Maasaï de protéger cette faune sauvage, et comment ressentent-ils le risque d'extinction des animaux ? Voient-ils cela comme une fatalité ?

SMM : Pour les Maasaï, les animaux sauvages et l'environnement sont très importants. Ils protègent la faune en respectant la flore, en ne coupant jamais un arbre au hasard, en ne chassant pas et en tentant de préserver la nature, d'œuvrer pour sa conservation. Ils sont très préoccupés par les risques d'extinction car la disparition des animaux réduirait leur croyance, ce qui leur semble inconcevable. Les Maasaï sont d'ailleurs une des seules ethnies à ne pas manger d'animaux sauvages, mais uniquement la viande de leur bétail, vaches, chèvres et moutons.

Quelle est votre opinion sur le braconnage ? Et la chasse légale ?

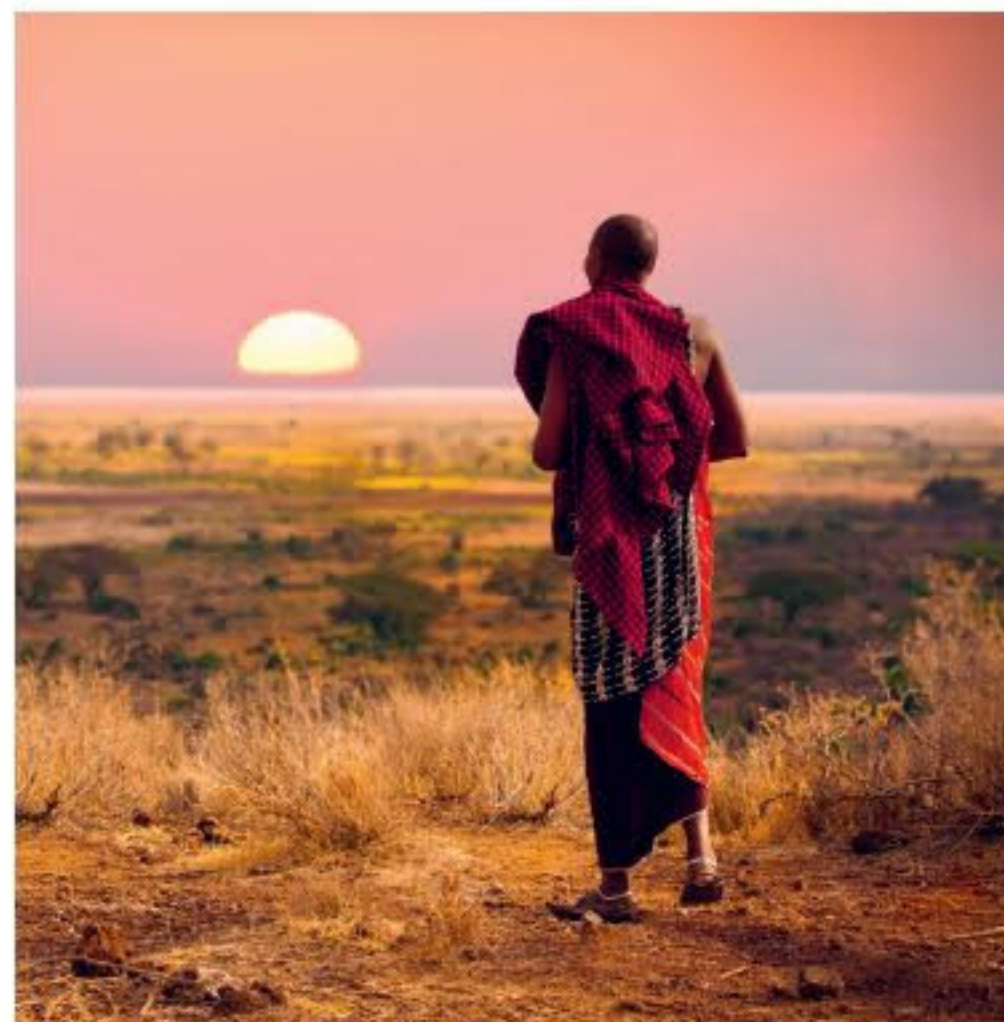
SMM : Je suis pour toutes les mesures fermes et dissuasives contre les braconniers que nous, les Maasaï, appelons *Laarak loo njangit*, ce qui signifie « les terribles tueurs d'animaux ». Je pense également que la chasse, qui est pour beaucoup considérée comme génératrice de revenus dans la communauté ou dans le pays, n'a aucun avenir à long terme. Elle n'est que le reflet du besoin de violence de ses adeptes dans le monde entier. La priorité aujourd'hui doit être la préservation des animaux et de l'environnement pour que les générations futures puissent connaître cette cohabitation-là. L'humain doit cesser de se placer en maître de tout ou en régulateur de la vie sauvage. La nature ne l'a pas attendu pour se réguler d'elle-même.

Quel est l'impact de la pandémie sur la vie quotidienne ? La baisse des revenus touristiques ne risque-t-elle pas de pousser certaines familles à braconner pour survivre ?

SMM : L'impact de la pandémie sur la communauté maasaï a été perçu en chaîne. Une grande partie de notre communauté vit de la vente de ses vaches à la grande boucherie pour la consommation dans les lodges et les camps. Pendant la pandémie, avec le frein de la demande, le prix du marché a baissé. Aujourd'hui, la plupart des tribus se tournent vers d'autres activités locales comme l'agriculture et le commerce, mais je n'ai pas d'informations concernant le braconnage.

Est-ce selon vous l'homme qui prend l'espace de l'animal sauvage, ou l'animal qui occupe le territoire de l'homme ?

SMM : C'est évidemment nous qui prenons l'espace des animaux sauvages. Je me souviens que l'année dernière, nous



avons encore beaucoup de zèbres très près de la grande ville d'Arusha. Maintenant, nous n'en avons plus aucun. Ils sont tous retournés dans les parcs nationaux à cause de la population humaine.

Quelles solutions imaginez-vous pour que l'homme et l'animal puissent continuer à cohabiter en Tanzanie les prochaines décennies et que tous y trouvent leur compte ?

SMM : La meilleure solution est de nous assurer que nous éduquons tous nos enfants sur le fait que les animaux sauvages ne sont pas dangereux et que nous devons les préserver. La deuxième chose essentielle est de nous assurer que nous ne construisons pas de maisons au hasard. Nous devons mettre en place des règles et des planifications sensées auprès de tous ceux qui souhaitent construire. Nous devons veiller à ce que la croissance démographique aille de pair avec la pertinence des choix d'implantation et de construction des habitations. Il faut s'organiser, en prenant en compte toutes les informations dont nous disposons, afin de construire et de cultiver au bon endroit, de préserver les forêts et les espaces encore sauvages, et de ne s'emparer que des lieux disponibles, sans nuire à la faune et la flore. Un avenir serein passera par des concessions pour trouver une harmonie durable, afin que chacun puisse survivre. ■

“LE SAFARI EST UN LEVIER DE LA PRÉSERVATION DES ESPÈCES.” DENIS LEBOUTEUX

Co-fondateur de Tanganyika Expéditions, Denis Lebouteux, qui a aidé Laura Trompette dans ses recherches en Tanzanie, s'est depuis plusieurs années engagé pour la promotion d'un tourisme responsable. Très impliqué dans la problématique de la cohabitation entre l'homme et l'animal sauvage, il revient sur certains sujets sensibles.

PROPOS RECUEILLIS PAR PATRICK GUÉRINET

Comment avez-vous « atterri » en Tanzanie ?

DENIS LEBOUTEUX : L'aventure a commencé en 1987. J'ai été nommé à l'époque représentant d'Air France pour la Tanzanie, poste dont j'avais fait la demande car la Tanzanie m'attirait du fait

de mes lectures et d'une passion pour la faune africaine. Pendant cette affectation, j'ai eu le loisir de découvrir un pays extraordinaire qui répondait à mes attentes et était complètement délaissé par les opérateurs touristiques. À la fin de mon affectation, j'ai pris la décision, pas facile sur le moment, de quitter Air France et de démarrer une activité de safari.

Quelle est votre vision de la cohabitation entre l'homme et la faune sauvage et comment imaginez-vous son évolution ces prochaines années ?

DL : Il faut donner des ordres de grandeur pour répondre à cette question. La population tanzanienne s'accroît de 2,8% par an, ce qui la situe dans la moyenne des pays d'Afrique sub-saharienne. Un rapide calcul donne un doublement de la population tous les 30 ans. Une partie de cet accroissement est absorbé par les villes mais la population augmente également très rapidement dans les campagnes. Il faut tous les jours plus de terres cultivées, plus d'élevage... en empiétant sur des terres laissées avant à la nature. Si on se projette dans quelques années, la faune sauvage aura perdu 60 à 90% de sa zone de répartition et il est évident que seuls les parcs nationaux pourront l'abriter, alors qu'il y a 30 ans, on entendait des lions aux abords de l'université de Dar es Salaam. L'interaction homme/faune sauvage se fera alors entre zones agricoles et parcs, avec des troupeaux venant paître à l'intérieur des parcs, du braconnage... Il me paraît difficile de parier sur la faune dans cette opposition aussi déséquilibrée.

L'organisation de safaris peut-elle contribuer à la préservation des espèces ?

DL : Il est évident que les safaris « valorisent » économiquement la faune. En générant des devises, en développant l'économie et en créant des emplois, l'activité touristique est le seul moyen de conforter la Tanzanie dans ses choix de sauvegarder la faune. La Tanzanie compte vingt-deux parcs nationaux et autant de réserves, ainsi que des WMA (Wildlife Management Area). Au total, plus d'un quart du pays bénéficie d'un statut de protection. Le problème, accentué depuis un an, est que l'activité touristique ne crée pas encore assez de richesses pour justifier un tel effort. Du coup, la Tanzanie

pourrait être tentée de limiter son engagement à la hauteur des retombées.

Le fait qu'il existe encore aujourd'hui des safaris de chasse, à l'heure de la sixième extinction de masse de la faune sauvage, choque bon nombre de personnes. Et vous ?

DL : On va encore prendre un chiffre, pour sortir de l'émotion. En 2019, donc avant la pandémie, la grande chasse en Tanzanie a abattu une trentaine d'éléphants. À titre de comparaison, le cropping, qui consiste à abattre légalement un animal dangereux, représente environ 200 animaux tués par an, et le braconnage, avant 2014, environ 12 à 15 000 éléphants abattus par an. La chasse n'est donc pas vraiment un problème pour la survie de l'espèce. En revanche, sans être un spécialiste, les compagnies de chasse développent, plus ou moins bien, leurs propres structures de contrôle et protègent, même en étant médiocres, certainement beaucoup plus qu'elles ne tuent. À cet égard, la chasse joue donc le même rôle que les safaris touristiques, en protégeant des zones pour en tirer des revenus, taxes, emplois, devises... L'arrêt brutal de la chasse serait donc pour la faune une mauvaise nouvelle : le tourisme ne pourrait pas d'un coup réoccuper toutes les zones qui seraient abandonnées par la chasse, sachant qu'il n'arrive déjà pas à valoriser tous les espaces mis à sa disposition. Dans l'idéal, il faudrait un retrait progressif de l'activité chasse avec un remplacement par des activités de safaris photos. Malheureusement, la pression des réseaux et des associations conduit à une accélération de la disparition de la chasse, sans remplacement. Ces terres sont laissées en « friches écologiques », les villageois s'y installent, braconnent, déforêtent et appauvrissent rapidement le biotope.

Quelle est l'empreinte réelle de l'homme dans cet écosystème ?

DL : L'homme est à la fois le prédateur ultime, au bout de la chaîne, et le régulateur. Le premier, par sa surpopulation exponentielle, fait courir un risque énorme de disparition massive d'espèces, le second tente de limiter les dégâts du premier. L'éléphant, pour revenir à lui, est également une sorte de Dr Jekyll et Mr Hide. Il est à la fois destructeur massif d'arbres et en même temps, jardinier efficace en replantant des graines dopées au cœur de ses crottes.

L'animal est-il toujours chez lui dans les parcs naturels, ou est-il finalement parqué dans les jardins que lui octroie l'homme ?

DL : L'animal n'a, j'espère, pas la conscience d'être en prison dans un parc national. Les 14.000 km² du Serengeti n'ont pas

grand-chose à voir avec l'enclos des lions du zoo de Vincennes. D'autant qu'en Tanzanie, les parcs ne sont pas clôturés, mais ont été dessinés en tenant compte des routes de migrations annuelles, comme la grande migration des gnous et des zèbres. Dans certains cas, les parcs nationaux sont même accolés, comme le Masai Mara et le Serengeti, ou bénéficient de corridors protégés.

L'impact de la pandémie, donc de la baisse du tourisme, peut-il avoir des répercussions sur la faune sauvage ?

DL : Concrètement, l'activité touristique a chuté depuis presque un an de plus de 90%. Pour tous ceux qui travaillent dans ce secteur, les réceptifs, l'hôtellerie, l'aviation etc., c'est une tragédie. Les plus chanceux ont conservé un salaire minimal, et dans notre cas, nous pouvons, encore aujourd'hui, maintenir pour tous un salaire de 50%, mais la plupart des employés ont été renvoyés chez eux, sans revenu, car l'État tanzanien ne met en place aucune aide comme on peut en connaître en France. En contrecoût, les personnes sans revenu doivent coûte que coûte trouver à manger. Il est logique de penser que la tentation du braconnage est forte. ■

TANGANYIKA EXPÉDITIONS, UNE ENTREPRISE ENGAGÉE



L'une des premières initiatives de Tanganyika Expéditions a été de se tourner vers les panneaux solaires, afin de bénéficier d'une électricité abondante et bon marché sur tous leurs lodges et camps sans recourir à de coûteux générateurs. Cette électricité généreuse et « gratuite » a permis d'initier la transformation des vieux 4x4 diesel en 4x4 électriques, synonymes d'impact écologique très réduit et d'économies sensibles dans le fonctionnement de l'entreprise. Parmi les autres initiatives, citons la mise en place de systèmes de récupération d'eau de pluie, la création d'un potager bio d'environ 1 hectare qui fournit toute l'année les légumes et fruits pour les lodges, ou encore le remplacement des

produits phytosanitaires, très chers en Afrique, par des techniques de permaculture, permettant une production de meilleure qualité et plus économique. Au-delà de son activité de tourisme, Tanganyika Expéditions a également monté il y a une quinzaine d'années une structure pour la reforestation de la région de Karatu, avec 30 000 arbres plantés chaque année, et aide depuis plus de trente ans les écoles, en fonction de leurs moyens et avec l'aide de leurs clients. Des dizaines de classes ont ainsi été construites au fil des ans...

Pour en savoir plus : www.tanganyika.com
L'agence franco-tanzanienne a des antennes dans de nombreux pays.

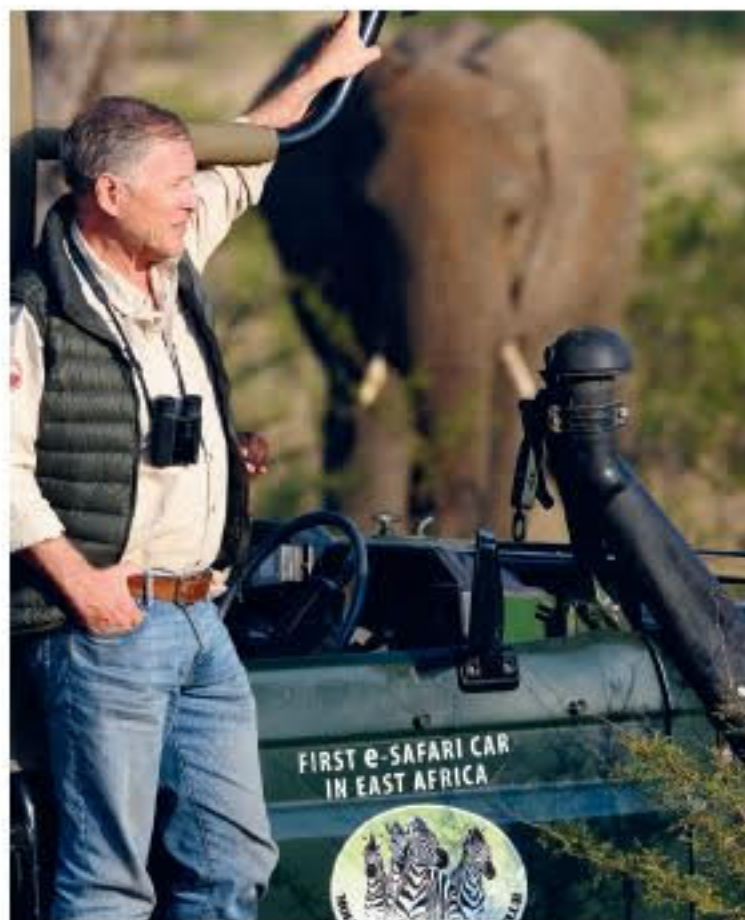


PHOTO : AKJINERNOULT